

## 1. Le désir était partout mais l'amour était rare

Cette année-là, ils se crurent adultes parce qu'ils avaient des idées. Elles leur venaient le soir après qu'ils aient un peu bu, ou le matin quand la lumière cernait le volet. Puis ils les fortifiaient lors de conversations qui duraient trop et finissaient par s'éteindre par épuisement ou lassitude. Ils se retrouvaient souvent sur le foirail dans l'ombre des peupliers frémissants, Benoît de Bouquière arrivait souvent avec une fille en croupe, leurs pères leur avaient donné à chacun un coursier pour leurs quinze ans, et ils en étaient fiers, ils les soignaient bien, c'était Bertrade, c'était Guenièvre, souvent accoutrées en garçons, alors ils s'étendaient dans l'herbe fraîche et pure du printemps, et ils parlaient, refaisaient le monde. Ils eurent l'impression ainsi d'une continuité et d'une compagnie qui pourraient durer, tout leur était simple, c'était la jeunesse insouciant qui se croyait libre parce qu'elle n'allait pas regarder très loin. Oui, le cours de l'Argens, le petit fleuve, où Anselme et Benoît se tenaient des conversations plus sérieuses, plus solennelles, entre garçons. Et ils s'asseyaient alors sur de nouvelles conceptions qui les occuperaient encore quinze jours, au moins. Anselme de Fonprac se mobilisait dans cette bande de gamins qui se croyaient déjà adultes avec une candeur et une

ironie plus qu'exagérées, il le savait bien, il jouait le jeu, cela l'amusait, son père lui avait dit d'étudier le droit, il le faisait, cela ou autre chose, et il aimait aussi dessiner, faire courir sur un parchemin la forme d'une fleur, d'un arbre ou d'une femme. Longtemps il était resté entre deux, incertain, tu dirigeras nos domaines, cette ferme vers Nestuby, cette autre vers Saint-Germain, près de Correns, là où nous remisons nos chevaux, où ils paissent, se nourrissent et se plaisent, tu achèteras, tu revendras, non, pas chevalier, c'est absurde, une vie d'errance, d'incertitude, travaille l'épée et la lance si cela t'amuse, mais en faire un métier, non, tu prendras un jour un mauvais coup. De ces conseils, il n'avait gardé que le poignard, l'épée était bien lourde. L'absence de choix lui donnait une belle impression de liberté : partir loin, au delà de Correns après les défilés, s'accorder des temps de galop, monter à travers les bois vers Barjols, se perdre des heures avec Benoît, deux cavaliers qui voient tout à hauteur de monte, deux garçons nobles, altiers, indifférents, satisfaits, pendant que dans les champs des personnes binent, sarclent, fauchent ou labourent. Magnanimes et généreux, ils les saluaient, s'arrêtaient parfois, bavardaient avec eux. Vous aigüisez vos faux ? Vous plantez vos choux ? Ils ne se voulaient que gentillesse et familiarité, ce qui gênait ces gueux, leur faisait peur. Cela n'arrangeait rien. Les bonnes gens inquiètes et tentées. Ils passeraient encore longtemps à ces errances ? Au foirail se plantait parfois une tente où l'on dansait, là, ils conviaient quelques donzelles qu'ils serraient contre eux sans façon, sans y penser. Elles les craignaient, tenaient les distances. Ne pas choisir, demeurer entre deux eaux, beaucoup sont jolies, insouciantes elles aussi, laissées libres pour l'instant, mais à force une bande s'était rassemblée, qui baguenaudait près du terrain, là où s'étaient déposés en désordre des fagots, des souches, des pierres inutiles que jointait une bonne herbe grasse, des luzernes et des

ombelles. Parmi ces surplus en désordre, on ne les dérangeait pas, ils y campaient leur rassemblement perchés comme des oisons. Il retrouvait là deux ou trois jeunettes qui riaient bien vite, se moquaient de ces garçons toujours un peu fiers, il était salubre de trouver tout de suite de la répartie, de la dénégation, de la moquerie.

Il avait ainsi connu Bertrade, gamine souvent à cheval, puis Guenièvre, la belle sûre de son éclat blond, et à présent Chloé qu'un jour Benoît avait amenée de Carcès, une de ses voisines proche du château, la fille de l'orfèvre, brune aux yeux bleu-vert. Elle l'agaçait un peu plus que les autres, il quêtait sa forme, tentait de se souvenir de son visage, il avait accroché son regard, la lueur jade, interdite, arrêtée. Puis redevenue plus floue. Porphyre de Sigoire se joignait parfois à eux, narquois, sarcastique, moqueur, manipulant le paradoxe, mais aussi la lance et l'épée, un bon cavalier net et précis. Il était un garçon acide, râblé, le visage carré, fort et musclé, que l'on avait vu une fois avec une grande fille aux cheveux longs mince et très brune, Miette, dédaigneuse et taciturne. Il remarqua cette année-là mieux encore qu'à l'habitude la beauté blanche des amandiers sur les terres encore mouillées, qui fumaient, tandis que les torsades des vignes demeuraient noires, douloureuses et dures. Il n'allait pas trop se perdre par les chemins et les labours, descendait vers l'onde, à travers les ramures le petit fleuve gris paraissait lisse, puissant et sage avec des remous réguliers qu'aucun insecte n'érayait à l'époque, une nature quasi figée avec les feuilles mortes sombres sous la surface limpide. Vers mai, les sarments s'ornaient d'un feston doré, puis jaune pâle, puis vert pomme, regarder les champs éblouissait, tout cela sur la terre rouille qui séchait. Dans les prés qui bordaient l'eau apparaissaient les narcisses et les euphorbes, les frênes déployaient leurs folioles gris-vert, les saules leurs lames argentées.

Longtemps il y eut des cieux marbrés, pommelés, avec des reflets mauves, qui couvaient silencieux, et les grillons s'associaient aux premiers ramages, des passereaux, des bergeronnettes, discrètes, qui s'accrochaient par en-dessous regardant les bourgeons. Puis vers Pâques de grands soleils sans commentaires, et il y eut un jour, ce jeudi qui les vit enfin, ces jeunes gens, assemblés dans leur repaire de broussailles où l'on avait empilé voici quelques semaines de vieux ceps déracinés engrenés et figés dans une dernière embrassade squelettique, et les herbes tendres et grasses étaient étoilées de trèfles, de luzernes et de brunelles aux fleurs violines, et les salsepareilles vous agrippaient les chevilles sans trop vous blesser.

Chloé et Guenièvre s'étaient assises sur une vieille souche, deux grandes filles, la brune au regard vert dans sa robe carmin, jolies lèvres, joues rondes, les épaules carrées, le long bras dont la main venait prendre celle de son amie, plus blanche, plus gracile et fine, blonde à la chevelure courte, le nez aigu, l'œil bleu mais vif, qui pouvait soudain décerner des opinions et des jugements. Bertrade la grande gamine cavalière habillée en garçon venait de laisser plus loin son coursier, elle venait de sa tenure, près de Saint-Germain, la chevelure désordonnée, frange dans les yeux, les sourcils marqués, souvent moqueuse, s'amusant, aimant se répandre sur le sol, et ce jour-là adossée à un fagot emmêlé de lianes, jouant avec sa badine. Porphyre les avait rejoints, lui aussi ayant laissé son cheval sur le foirail, aussitôt discutant avec Benoît et il était la cinquième heure et Anselme avait trouvé que Chloé était en beauté avec ses belles formes devinées, plus caressable que sa compagne, si fine, si délicate.

Et alors il arriva sur l'arène éclatante du foirail dans son petit chariot bâché derrière son âne, holà, qu'il arrêta au bon endroit, sûr de lui et peu causant, direct et stoïque pour le moment, comme s'il accomplissait une besogne courante et

sans gravité, et déploya aussitôt son étal où il installa ses marchandises, sa petite moustache et son bonnet et sa tunique grise et son foulard violet, disposa des pots de cuivre, des chandeliers orientaux, deux ou trois poignards, un miroir, une lampe, quelques flacons avec des élixirs, un éventail ancien et peut-être une épée qui aurait trop servi. Le colporteur, qu'ils n'avaient guère trop rencontré quoiqu'on leur en eu causé, fut aussitôt encombrant dans les conversations comme dans le paysage.

Et donc ils se levèrent pour l'aller voir, comme des chiots trop curieux qui vinrent en bande autour de lui, et il continua son manège sans rien dire, jusqu'à ce qu'il trouve un tabouret où il s'assit à l'aise, levant enfin le visage plutôt basané, les petits yeux noirs, la face homogène, lisse, le nez sans art, la bouche mince d'où sortirent bientôt des flots de parole.

— Alors, les gamins et les donzelles, c'est à présent le printemps et les esprits subreptices dévalent les pentes, s'insinuent aux taillis et recoins, surgissent tout beau du fond des cavées et des embrouilles. Les florales infusent les tiges et pétales, se fondent aux élans, circulent et glissent le long des sentes, dévalent les talus, se répandent et prolifèrent. Les génies champêtres abondent aux fossés, fortifient les ombellules, grandes berces, mignons mourons, odorants anis, rondes clématites, fantaisistes pavots. Les florales vous attendent aux essarts où les salsepareilles vous agacent, la gesse rampante vous surprend narquoise et tortillée, la mauve se couche et se donne, plus loin sous la ramée solennelle les airelles dilatent leurs baies turgescents, les potentilles frémissent, la pervenche mauve divague somnolente. L'émanation végétale vous tend l'étui doré tentateur des digitales, le fourreau sanglant de la belladone, l'offre sensuelle des campanules. Aux terrains plus âpres les florales animent la centaurée à la chevelure violette, le lamier serré, hautain, moqueur, mais les confins

des champs vous réconfortent de leurs pimprenelles piquetées de sang, de leurs luzernes souples, toujours amies, toujours douces. Les lisières bientôt vous tentent et vous emprisonnent, ce qui paraît serré au loin s'aère de votre présence, voici que les piliers s'écartent pour mieux vous embrasser, vous tromper, vous contenir, le couvert en son pieux silence vous prépare à d'autres éveils, à des surprises, aux désirs virginaux succède le franc désir que la pénombre permet, quand se dressent les amanites, que les asperges révèlent leur membre à la pointe douce et sensible, que jaillissent les gerbes d'acanthes aux grappes roses et violettes, aux mains tavelées marmoréennes. Les florales vous ont surpris, elles vont vous capturer. Le lorule d'un lichen vous enduit soudain d'un effluve tactile, chatouille indiscreète insinuée, une ronce mord votre flanc, un chèvrefeuille vous enroule et vous embaume, les corymbes des sureaux vous giflent le visage. Vous voici parmi les fougères impassibles vitrifiées soumis bientôt aux dryades.

Car en effet ce peuple enraciné dès lors vous domine. Les dryades se dressent, la poitrine offensive, le torse promu, dramatiques de leurs effets de membres, bras infinis et ondulés, branches portantes ou ludiques, empoignant le vide, qui offrent soudain parmi les feuilles à lobes sinueux des glands impudiques, moins décoratifs que sarcastiques, coquins. Les dryades vous écrasent de leurs ventres lisses, de leurs aisselles glabres, de leurs poitrines lourdes, bientôt ravinées de sillons dans leurs écorces trapézoïdes. Elles ne jouissent pas, elles exigent. Elles ne clament pas, elles rugissent. Echevelées de tempêtes elles dispersent affolées les embruns roux de leur plaisir, méconnaissables, hirsutes, hors d'elles, gémissantes et vautrées. Puis c'est l'apaisement, la retombée tranquille de l'assouvissement quand la clémence du couchant leur décerne maints bijoux dorés.

Vous voici donc comblés de ces fureurs captatrices, et vous allez en quête d'autres esprits, plus discrets, plus sinueux, amis de l'ombre, les nymphes. Elles palpitent liquoreuses sous le cresson, accumulent des épaisseurs tranquilles pour mieux les déverser plus loin, là où il est bon de se prélasser parmi les narcisses et les roselières, chuintements et gargouillis, fricassée de mousses et d'ondes moirées où dansent libellules et martins-pêcheurs. Une autre propose une dalle verte humide et muqueuse, gueularde, venant d'un profond opaque, elle n'est peut-être que résurgence issue de longs couloirs refoulés, qui sourd enfin épuisée, après tant de retenue. Mais pourtant, point de souci, car tout l'accueille et la célèbre dans ce théâtre pour elle organisée, les grands arbres monumentaux, l'ombre tachetée d'ocelles, la cascabelle, les bassins tranquilles, le lavoir où s'activent les battoirs et les bavardages. Ailleurs la nymphe distille son jet minuscule entre deux pierres, précautionneuse, un rien pourrait l'effacer, un zéphyr la perturbe, la balance, mais tranquille, obstinée, elle irrigue le gazon, sa fierté, son résultat. Et celle-ci, plus franche, tient dans sa bouche un canon de fer, bientôt barbu d'une algue qui ponctue verticale et gluante sa sortie obstinée, car elle ne s'arrête jamais. Elle est imperturbable.

Mais il vous faut quitter ces lieux de silence confiné pour retourner à des espaces plus familiers, vastes quand la vue se libère à des lointains troublés de brume, à des champs balayés d'ondes, les routes contournées cassent votre avancée sur des murets, des champs suspendus, obliques, quadrillés d'oliviers, de cognassiers. Puis sur l'herbe vive s'étendent les draps lavés, les javelles récoltées, les jonchées cueillies. L'espace découvert aère l'esprit où passent les vendoiselles peignant les saules, effrangeant les meules, tourbillonnant les akènes en volutes ascendantes. Les chemins s'accordent des nuages, les placettes des pulvérulences. Les vendoiselles transportent les amas de

brindilles, les collections de brimborions, les embruns d'avoine, vous les croyez ici, elles sont là-bas, fabriquant des flocons, simulant des personnages et des épouvantails, levant des étendards de sable. Elles éclatent les ramassis, les nuisances, les soucis entêtants. Sur l'aire, à côté de la meule immobile, elles emportent les fagots de sarments, les épluchures, les collections inutiles de coquilles de noix et les colifichets abandonnés. Il ne sert à rien de garder ces souvenirs, ces papelardises, ces catalogues, bibelots brisés, préludes déçus, c'est le moment présent qui compte. La place est rase à présent sur la terre battue. Oui, nue pour de nouveaux désirs. Elles déshabillent enfin les peupliers aux folioles papillonnantes, emportent la pensée fatiguée pour révéler le corps, lequel se courbe et frémit dans sa mobilité retrouvée, heureux de son exhibition. La vendoiselle vous enivre de son mouvement, de sa pliure, chatouille le coq sur son clocher, voltige les colombes, secoue les moineaux.

Messieurs, les nymphes et les florales vous ont stimulé, mesdemoiselles, prenez garde au févert qui débuche de la lièvre, se plaît aux troncs et aux murailles, apporte son âcre senteur vert sombre que compensent ses ombellules émoussées et melliflues. Sa fragrance seconde vous évoque des semences et des parfums d'amour, mais cet esprit vous étire de ses doigts tortillés, de ses crampons, car il est sévère, sérieux, rigide, impérieux sans le dire. Ce compagnon des arbres les aime trop, les enserre de sa puissante affection, parfois les soutient quand ils s'affaissent, se laissent aller, conseiller permanent, inexpugnable, irréfragable. C'est un monsieur, solide mais frustrant, austère et raisonnable malgré ses voies contournées, qui vous griffe et vous pique de sa barbe mal taillée, que vous ressentez dans l'ombre, son amie, pour des caresses de vieillard, cachées, furtives.

Mais je sais que vous allez lui préférer le drac.



Le drac surprend les théories de baigneuses répandues sur les plages des gorges profondes, où dans la grande ombre d'un rocher garni de pariétaires il a jeté le cercle d'or centré par un ciron. Là gobent les truites bondissantes, sinuent les anguilles sinusoïdes, errent les batraciens aveugles. De ces ensembles rupestres aux blocs sertis de mousses que longent des eaux variables émanent des vapeurs et des clapotis que murmurent les rigoles. Mais le drac réside au profond, dans l'encre de la vase et la nuée du limon, le visage imperturbable, la barbe bleue, les cheveux verts. C'est un guet sournois auprès de son ami le brochet en embuscade. Il attire la belle avec un mouchoir abandonné, un collier perdu, une rose fanée, et la voici qui s'avance en sa pure nudité, affichant les coraux de ses mamelons, la perle de son ombilic, et sa candeur. Il la bascule comme elle s'immerge dans une inouïe volupté, saisie de frissons, jetant des petits cris d'amour. Polymorphe, il s'insinue et caresse ses meilleurs téguments, glisse aux aisselles, la couvre de chatouilles qui l'affolent. Son emprise l'éveille et la stimule sans la combler, elle demeure en impatience malgré qu'elle se soit presque livrée, battant le cours et le fond de ses pieds blancs qui font sourdre des ondes sablonneuses, elle plonge un instant, puis, enfin, s'extrait de cette nuit trop fraîche, toute ruisselante et faisant pleuvoir sur la berge. Le drac vous l'a bien préparée, tandis que la célèbrent martin-pêcheur et colibri.

La cauquemare et les morphores vous prennent en deçà des formes. Elles vous engouent de gelées et de bave, vous infusent d'intumescences, agitent des larves de pensées et des asticots de mots. La cauquemare très obscure érupte hirsute des bories, sourd de la pompe, s'évade du puits, débusque d'un fossé, elle vous assomme en plein après-midi, vous précipite dans votre intériorité, où se convulsent des inénarrables et des inéluctables. Votre sécurité glandulaire est attaquée,